

Voir son steak comme un animal mort.

Martin Gibert

13 octobre 2015



Alors que, selon l'auteur, nous serions de plus en plus informés des dures conditions d'élevage et d'abattage des animaux, qu'un nombre croissant de personnes déclareraient être sensibles à leur bien-être et à leurs droits, que les découvertes de la science confirmeraient l'existence d'une certaine conscience animale, pourquoi continuons-nous à manger leur chair ? Pourquoi refuser de voir que ce steak, dans notre assiette, n'est que de l'animal mort ? Comment expliquer ce décalage entre nos convictions et nos actes, entre nos valeurs et notre appétit ? C'est ce "paradoxe de la viande", phénomène de "dissonance cognitive", que Gibert (défenseur du véganisme) essaie d'analyser en s'appuyant sur divers travaux de philosophie éthique, de psychologie morale et de psychologie sociale, ainsi que sur des comparaisons historiques, géographiques et culturelles.

L'ouvrage montre les limites de la cognition humaine face à la nourriture et les failles quotidiennes de la rationalité du mangeur. Il souligne les efforts que nous faisons pour mettre à distance et ne pas voir les souffrances infligées aux animaux. Ainsi, en les démentalisant et en les chosifiant, nous nous persuadons qu'ils ne souffrent pas pour continuer à les manger sans trop culpabiliser : on ne cuisine pas *un* poulet mais *du* poulet. Gibert décrit les croyances et alibis que nous mobilisons pour justifier nos comportements alimentaires, échapper à nos contradictions et persévérer dans nos habitudes. Il insiste par exemple sur ces "omnivores consciencieux" qui, en s'approvisionnant auprès de "petits éleveurs" bio ou locaux, se dédouanent de leur carnisme en prétendant consommer de la "viande heureuse". Il démonte les ressorts de ce carnisme, normalité alimentaire inculquée dès l'enfance en famille et à l'école, puis renforcée par les messages de la publicité, des médias, des politiques publiques et des industries agro-alimentaires. Enfin, raisonnant sur l'évolution plus globale des sociétés, il rappelle que la domination masculine a pendant longtemps déterminé l'exploitation des animaux, des colonisés, des femmes et de la nature, et qu'il y a des intersections évidentes entre ces diverses formes de discrimination que sont le sexisme, le racisme, le classisme et le spécisme : "les vrais mâles préfèrent la viande" et « la masculinité continue de se construire du côté des barbecues » (p 190).

Bruno Héroult, Centre d'études et de prospective

Lien : [LUX Editeur](#)

